

Culture

Daniel CLÉMENT, *La zoologie des Montagnais*, Paris : Éditions Peeters, Selaf 350, Ethno-sciences 10,1995, 569 pages, 1260 BEF (broché)



Jacques Frenette

Volume 16, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1084112ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1084112ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Frenette, J. (1996). Compte rendu de [Daniel CLÉMENT, *La zoologie des Montagnais*, Paris : Éditions Peeters, Selaf 350, Ethno-sciences 10,1995, 569 pages, 1260 BEF (broché)]. *Culture*, 16(1), 110–112.
<https://doi.org/10.7202/1084112ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

torien, à sa culture et à ses servitudes. Pour reprendre le mot de Collingwood, l'histoire s'écrit avec des ciseaux et un pot de colle.

Mais il y a plus. Le passé assumé par l'histoire nous est connu en tant que passé. Il n'est plus réel. Il est figé dans son état de devenu, d'ayant-été et de n'étant plus. Il a franchi le seuil du définitif, de l'intangible, de l'inviolable. On n'a plus de prise sur lui. Lorsqu'il était réel, il était tout autre chose. Il était du présent, de l'en-train-de-devenir, in fieri, comme disent les philosophes. Il donnait prise encore sur son devenir. Ce présent d'autrefois, on le retrouve aujourd'hui comme passé, drapé de distance, rendu opaque par l'éloignement et par les nombreuses lectures que tout un chacun en propose.

Cependant, une fois admise l'impossible objectivité de l'histoire, elle ne saurait, à mon avis, justifier un certain type d'anthropologie pratiquée actuellement au Burundi et marqué par le syndrome du « culpabilisme du colonisateur » et de la « rectitude politique ». Mme Malkki a-t-elle évité de tomber dans ce piège ? En fermant le livre, j'ai eu la vague impression que la lecture de leur passé par les réfugiés de Mishamo relevait, à ses yeux, davantage du mythe que de l'histoire.

Daniel CLÉMENT, *La zoologie des Montagnais*, Paris : Éditions Peeters, Selaif 350, Ethno-sciences 10, 1995, 569 pages, 1260 BEF (broché).

Par Jacques Frenette

La zoologie des Montagnais est la thèse de doctorat de Daniel Clément défendue en 1991 au département d'anthropologie de l'Université Laval à Québec. Sa publication a été rendue possible grâce à la participation du Centre national de recherche scientifique, du Musée canadien des civilisations et de l'Institut culturel et éducatif montagnais.

Le but de cet ouvrage est d'établir les fondements scientifiques des connaissances zoologiques des Montagnais de la Côte-Nord du Saint-Laurent. En effet, une majorité de chercheurs en ethno-science, tout comme d'autres qui ont marqué l'histoire de l'anthropologie (Lévy-Bruhl, Mauss et Lévi-Strauss), considèrent toujours aujourd'hui le discours des autochtones sur la faune comme le simple reflet d'un savoir populaire.

[...] notre analyse des données vise à mettre en évidence les ressemblances entre les autochtones et nous, et non les différences, ce qui dans le dernier cas, aura contribué historiquement à maintenir le discours de tels autochtones à un niveau inférieur en le qualifiant de folklorique, de populaire, relevant d'une certaine vision du monde et surtout n'ayant jamais droit au titre de science (p. 56).

L'auteur fait la démonstration du contraire. La zoologie montagnaise a des méthodes identiques à celles de la zoologie pratiquée dans nos sociétés, soit l'observation, la comparaison et la classification. Elle possède ses concepts et élabore des théories qui rendent compte du règne animal

La présence de telles méthodes et de concepts propres impliquent non seulement que ces autochtones ont une zoologie mais encore qu'ils pratiquent la science, dans la mesure où leur démarche vers le monde objectif, repose également sur les deux termes qui définissent toute science entendue au sens moderne : la raison et l'expérience sensible (p. 5).

Et peu importe si les Montagnais ne consistent pas leurs observations par écrit et n'organisent pas leur savoir à l'intérieur de structures académiques.

Les données sur lesquelles s'appuie La zoologie des Montagnais sont nombreuses. Elles proviennent d'un examen de la documentation ethnographique, mais aussi d'un travail de terrain. L'auteur a d'abord agi comme coordonnateur d'un projet de recherche (1982), financé par le ministère de l'Éducation du Québec, qui devait permettre la constitution de deux manuels de zoologie en langue montagnaise à l'intention des élèves du primaire et du secondaire. Il a également participé, à titre de chercheur, à un projet sur l'exploitation de la faune par les Montagnais (1982-1985). Rattaché au Centre d'études nordiques de l'Université Laval, ce projet était appuyé par la Fondation Donner du Canada, le Conseil des Atikamekw et des Montagnais et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Il a enfin conduit de nouvelles entrevues, de 1985 à 1988, pour les besoins spécifiques de son traité de zoologie. Au total, huit informateurs montagnais, dont l'âge moyen était de 65 ans, trois chercheurs autochtones et deux interprètes ont participé aux enquêtes menées dans les communautés de Mingan et de Natashquan.

Le contenu de l'ouvrage est divisé en huit parties, conformes dans leurs grandes lignes à tout manuel général de zoologie. La science et la zoologie sont définies dans le premier chapitre et les connaissances montagnaises en matière d'animaux sont présentées dans les chapitres suivants. Ainsi, le chapitre 2 porte sur l'anatomie du corps animal où les Montagnais reconnaissent la morphologie externe (*uâstshit*) et interne (*atâmit*). Au chapitre 3, est regroupé l'étude des sons, des sens et de la locomotion. Ce regroupement, qui relève d'abord de la volonté du chercheur, n'en demeure pas moins pertinent, les trois éléments entretenant suffisamment de liens entre eux pour former un tout homogène. Le savoir écologique (habitat, alimentation, phénomènes saisonniers et relations entre les animaux) constitue la matière des chapitres 4 et 5. Et la reproduction celle du chapitre suivant. Les deux derniers (7 et 8) présentent la systématique de la zoologie montagnaise, c'est-à-dire les concepts utilisés par ces autochtones dans la classification du monde animal. Tout porte à croire d'ailleurs que le paradigme de l'utilisation alimentaire du gibier soit à l'origine de la taxinomie zoologique montagnaise qui se divise en deux grands domaines : les animaux comestibles (*aueshîshat*) et les animaux non comestibles (*manitûshat*). Trois lexiques (sur l'anatomie, la locomotion et la nomenclature) complètent l'ouvrage en annexe.

Les comparaisons avec les données des biologistes, on s'en doute, sont fréquentes. Notons également l'abondance des termes vernaculaires dont l'étymologie est souvent examinée de près. Les informations à caractère ethnographique foisonnent aussi. Certains détails sont bien connus comme la pratique d'accrocher des os dans un arbre par respect pour l'esprit de l'animal récolté. D'autres sont inusités, tel le fait pour de jeunes chasseurs de ne pas consommer la peau du cou du caribou, au risque de s'arrêter de marcher lors d'une chasse (p. 71).

L'auteur de *La zoologie des Montagnais* utilise les mythes d'une façon novatrice en les associant à la place tenue dans nos sociétés par l'écrit, à savoir un moyen mnémotechnique qui facilite l'assimilation des connaissances. En effet, nombreux sont les éléments des mythes montagnais qui trouvent leur explication dans la zoologie. Carcajou, par exemple, remarque qu'un loup a déféqué à la chasse au caribou. Or, il est bien connu dans les milieux scientifiques que les loups

s'arrêtent régulièrement pour déféquer lorsqu'ils poursuivent un gibier, ce qui leur permettrait de s'alléger. (p. 60) En fait, les comportements des animaux sont si souvent l'objet d'analyses détaillées dans les mythes montagnais, que l'auteur les compare dans notre société à « ces travaux des hommes de science qui unissant les efforts de plusieurs disciplines, cherchent à expliquer et cerner de tout côté les phénomènes naturels » (p. 133). Cette perception du mythe, où l'observation attentive de l'environnement prime sur les structures inconscientes de l'esprit humain, s'oppose donc à celle des structuralistes.

L'ouvrage de Clément propose quelques ouvertures sur d'autres volets du discours montagnais. Lorsque, par exemple, il traite de l'habitat animal, c'est également à l'intérieur de la perception montagnaise du territoire qu'il nous entraîne.

[...] les Montagnais, de la Côte-Nord surtout, distinguent généralement au sein du territoire (*ashtshi*) trois zones principales : *nûtshimit*, « l'arrière-pays »; *uînipekut*, « la côte » et *shîpekut*, « la mer » [...] les deux premières revêtent plus d'importance que la dernière, les Montagnais, n'étant pas, par tradition, de véritables pêcheurs marins (p. 191)

Ainsi, devient-il possible de nouer des liens avec ce que disent quelques auteurs (Frenette 1989, Mailhot 1975 et 1993, Mailhot et Vincent 1982, Speck 1931, Speck et Eiseley 1942) sur la distribution géographique des chasseurs montagnais où les Uînipekunnuat sont « les gens de la côte », les Nûtshimitunnuat, « ceux de l'intérieur des terres », et les Mûshuâunnuat, « les gens de la toundra » (*mûshuânit*, « les espaces dénudés », constituant une subdivision de l'arrière-pays selon Clément, p. 197). L'analyse en profondeur du discours montagnais sur le territoire reste encore à faire cependant.

Bref, *La zoologie des Montagnais* remet en question les prémisses de la recherche ethnoscientifique. Elle propose également une approche différente à l'analyse des mythes. Elle constitue enfin une contribution importante à l'ethnographie des Montagnais et un ouvrage de référence sur la faune de la Côte-Nord.

Références

FRENETTE, J.

- 1989 Frank G. Speck et la distribution géographique des bandes montagnaises au Saguenay-Lac Saint-Jean et sur la Côte-Nord : l'ABC de l'HBC, *Recherches amérindiennes au Québec*, 19 (1) : 38-51.

MAILHOT, J.

- 1975 La géographie : noyau du savoir montagnais sur l'environnement physique, *Papers of the Sixth Algonquian Conference*, W. Cowan, (dir.), Ottawa: Musées nationaux du Canada: 314-323.
- 1993 *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatshit*, Montréal: Recherches amérindiennes au Québec.

MAILHOT, J. et S. VINCENT

- 1982 Le droit foncier montagnais, *Interculture* 15 (2-3) : 65-74.

SPECK, F. G.

- 1931 Montagnais-Naskapi Bands and Early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula, *American Anthropologist* 33 : 557-600.

SPECK, F. G. et L. C. EISELEY

- 1942 Montagnais-Naskapi Bands and Family Hunting Districts of the Central and Southeastern Labrador Peninsula, *Proceedings of the American Philosophical Society*, 85 : 215-242.

Serge BAHUCHET et Pierre de MARET, (dirs), *Situation des populations indigènes des forêts denses humides*, Luxembourg : Office des publications officielles des Communautés européennes, 1994, 511 pages (broché).

Par Paul Charest

Université Laval

Cet ouvrage constitue un premier inventaire des peuples de la terre habitant et exploitant les forêts tropicales et équatoriales qualifiées ici de « denses et humides ». Il représente donc davantage un texte de référence que l'on consulte au besoin qu'un volume à lire en continuité d'une couverture à l'autre. En fait, seule la première partie d'une soixantaine de pages intitulée « Synthèse des interactions entre l'homme et la forêt

tropicale » peut être lue d'une seule traite. Ce n'est pas le cas pour le gros de l'œuvre, soit la deuxième partie (« Données géographiques ») s'étalant sur 360 pages remplies d'une multitude d'informations sur environ 1 400 ou 1 500 – les chiffres donnés varient – peuples forestiers, qui doit être « digéré » en plus petites bouchées. Le volume est complété en annexe par un Atlas de 23 cartes « des populations indigènes des forêts denses et humides ». L'atlas de 15 planches dans un fascicule séparé, tel qu'annoncé en page 2, n'accompagnait pas le document que j'ai eu pour recension.

Les textes et les cartes représentent un énorme travail de compilation d'informations et de synthèse analytique auquel ont collaboré pas moins de 131 personnes, la majorité des spécialistes des différentes régions recensées. Deux équipes de 8 personnes chacune, celle du Centre d'Anthropologie culturelle de l'Université libre de Bruxelles et celle du Laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition Orale, CNRS, Paris, ont assuré la coordination des activités de recherche. Leur mandat consistait à :

[...] fournir des informations détaillées, principalement en ce qui concerne :

- la localisation, la taille et l'organisation sociale de la population ;
- l'organisation politique, l'interaction avec l'administration nationale, la représentation politique ;
- l'organisation économique, la dépendance par rapport à la forêt équatoriale pour la subsistance ;
- le rôle dans l'économie régionale, nationale et internationale ;
- le statut social et les problèmes de santé, de scolarité ; l'état des droits de l'homme ;
- le contact avec des populations non indigènes ;
- les menaces et les risques (p. 1).

La réalisation d'un tel mandat a posé plusieurs difficultés méthodologiques en raison de la grande diversité des groupes concernés, de leur dispersion géographique et du fait qu'ils soient encore pour la plupart très mal connus. Ainsi, la documentation publiée demeure très fragmentaire et de nombreuses ethnies n'ont même pas de référence bibliographique. Malgré tout, 1 700 titres ont pu être consultés et ces sources écrites ont été